

triste tous ceux qui aiment la franchise, l'indépendance de caractère et la liberté de parler ; une mort qui met en deuil les Lettres Canadiennes, c'est celle de Buies.

Buies était une personnalité, un caractère.

Plusieurs hommes de lettres ont publié des articles sur Buies, au lendemain de sa mort et quelques-uns ont une valeur réelle.

Voici un passage de l'appréciation de M. Chapais :

L'œuvre de Buies est considérable. En dépit de son humeur aventureuse, c'était un laborieux et il laisse un grand nombre de volumes, de brochures, de conférences sur des sujets divers. Cependant, peu d'écrivains canadiens auront été moins titrés que lui.

...Cet écrivain, l'un des plus originaux et des plus personnels que notre littérature ait produits, n'était pas membre de la Société Royale ! C'est que, voyez-vous, dans notre petite république des lettres, Buies était un solitaire ! Il avait horreur des cénacles, détestait les petites écoles, et n'avait aucune inclination pour le commerce des petits compliments. A ce point de vue il était essentiellement un isolé, content de l'être, fier de n'avoir jamais été embrigadé dans aucun groupe, et absolument sans ambition en ce qui concernait les parchemins et les honneurs littéraires.

Son talent d'écrivain était remarquable. On doit regretter que sa formation intellectuelle n'ait pu être soumise à une féconde discipline qui lui eût donné plus de rectitude, plus de pénétration, plus de force. Mais il était supérieurement doué, et par la verve, par le trait, par le pittoresque de l'expression, souvent par l'éloquence et le pathétique, il restera l'un de nos premiers écrivains.

L'article de M. Chapais est très bien pensé et parfaitement écrit. L'appréciation du caractère indépendant de Buies est juste, mais je me demande si "une féconde discipline" n'eût pas été plus funeste qu'utile et si elle n'eût pas étouffé sa verve. Son imagination "indomptable et rebelle, sans frein d'acier ni rênes d'or," comme la cavale de Barbier, l'enlevait, l'emballait dans une course échevelée et lui faisait pousser des cris de liberté, incohérents parfois peut-être, mais bien sincères, partant de bons poumons pleins d'air et inspirés par une soif insatiable du progrès.

M. Chapais a encore bien raison quand il dit que ce serait une erreur de croire que son style fut le produit d'une éclosion spontanée. "Non, il travaillait sa phrase. Nous lui avons entendu dire qu'une demi-page lui avait coûté quatre ou cinq heures d'un labeur acharné. Rien n'égalait son dédain pour les barbouillures de papier qui croient qu'on peut devenir écrivain sans travail."

M. Dansereau, qui a également bien connu Buies, a apprécié aussi sa grande valeur :

Je n'ai jamais connu un autre esprit plus généreusement doué, un talent plus souple, une verve plus vraie. Il la savait, celle-là, sa grammaire ! C'était le maître en style, par l'image, le rythme, par la concision, par l'originalité. Le papier soumis à sa plume devenait un foyer d'étincelles à jets continus. Il conduisait par bonds, à travers tous ses caprices de chroniqueur, le lecteur qui se voyait entraîné dans la sensation ou la perception de la lecture, à la fin d'une longue colonne ou d'un chapitre. Si vous me demandez de signaler un de ses chefs-d'œuvre, je dirai : Lisez sa monographie du *delirium tremens*. Elle peut se comparer aux plus puissantes descriptions de Victor Hugo.

On s'est un peu trop habitué à comparer constamment Buies à Rochefort, tant à cause d'une vague ressemblance physique que du titre de son pécché littéraire de jeunesse, car la *Lanterne*, loin de constituer toute son œuvre, n'a été que le produit d'une sorte de fièvre écarlatine qui atteignait souvent les jeunes gens au sang trop riche en molécules rouges et à la tête trop chaude.

Buies a écrit autre chose, des ouvrages qui resteront longtemps et je citerai au hasard : *Chroniques, Au portique des Laurentides, Une paroisse moderne, Le Saguenay et le Lac Saint-Jean, Humeurs et Caprices, Lettres sur le Canada, Récits de Voyages, Causeries, etc., etc.*, et enfin sa dernière œuvre pour l'exposition de Paris, qui a permis au Canada, comme le dit si bien Dansereau, d'envoyer de bon français en Europe.

Buies savait bien qu'il ne vivrait pas vieux, et pour

s'en convaincre il suffit de lire les lignes suivantes qu'il écrivait il y a neuf ans, en 1891 :

Je ne crains pas que l'horrible mort, qu'il me faudra subir à mon tour, jette un instant d'ombre sur les splendeurs éternelles que mon âme devine et qu'elle aspire d'avance, comme fait l'exilé de l'air du sol natal vers lequel il retourne.

Le livre de ma vie, je le sens, se referme maintenant sur moi rapidement, page par page. Les jours qui me séparent des amis qui ne sont plus, et dont j'ai longtemps contemplé le sillage laissé derrière eux, ne sont plus désormais ni bien nombreux ni bien longs à parcourir. Ma tâche, ici-bas, que j'ai bien des fois désertée à la poursuite d'ombres funestes, me réclame aujourd'hui et s'impose à moi impérieusement. Je ne puis pas plus lui échapper que je n'ai échappé pendant longtemps aux serres du noir vautour qui a rongé ma vie et qui a dressé dans mon cœur tant de tombeaux, avant que mon corps aille habiter pour toujours celui qui l'attend.

J'ai déjà dépassé l'âge où l'on ne regarde plus vers l'avenir, mais dans le passé. A l'avenir, je n'ai plus aucun droit ni aucun souci de demander rien, si ce n'est de me laisser achever quelques œuvres à peine ébauchées et le temps nécessaire pour laisser à mes chers enfants, ma seule préoccupation désormais, un nom qu'ils pourront invoquer un jour avec succès auprès de leurs compatriotes. Il faut que je me hâte, si je ne veux pas que la mort me surprenne à mon tour comme elle l'a fait de mon ami, (*) frappé en pleine carrière et les mains encore pleines d'œuvres. Il faut que j'édifie avec un soin jaloux de chaque heure, si je veux laisser de moi un souvenir qui dure seulement autant que mon rapide passage, et c'est en gardant dévotement le vôtre, ô mon généreux ami, c'est en donnant cet exemple de la fidélité à votre mémoire et aux nobles enseignements que vous m'avez prodigués que je réussirai peut-être à mon tour à laisser de mon séjour, parmi les hommes, quelque fruit, ou du moins autre chose que le vain fantôme d'une vie inutile."

Buies, noble cœur, âme élevée, esprit fier, caractère sans tache, dors heureux, tu ne laisses pas le vain fantôme d'une vie inutile, tu nous lègues des fruits, la semence féconde qui a produit et produira encore longtemps, car c'est grâce à ta voix unie à celle du grand roi du Nord, que toute une région s'est peuplée, cultivée, civilisée et que des générations en recueillent les riches moissons.

Ta plume a guidé la charrue dont les sillons creusent la plaine qui a remplacé les bois, c'est toi qui as montré aux colons les forêts à défricher et qui as fait comprendre au cultivateur énergique la grandeur de sa mission, l'indépendance de sa belle profession et l'amour de sa patrie.

Et maintenant, nous qui restons, allons-nous nous en tenir à de vains mots, à de stériles éloges, et quelqu'un va-t-il se lever, réclamant au nom du pays qu'il a aimé, l'hommage qui lui est dû, la récompense à laquelle il a droit, en adoptant les orphelins qu'il laisse et en votant à sa famille une somme qui lui permettra de vivre d'une manière digne du nom du grand disparu, en échange de l'or des œuvres qu'il nous a données.

Ce que je demande, on l'a déjà fait plus d'une fois dans des circonstances tout autres et pour des citoyens d'une valeur infiniment moindre.

La subvention que l'on accorde parfois à des compagnies véreuses pour la construction de quelques milles de chemin de fer, suffirait non pas à faire une bonne action, mais à remplir un devoir qui s'impose.

LÉON LEDIEU.

MONSIEUR GÉLINAS

(Voir gravure)

Mgr Isaac Gélinas, vicaire général du diocèse de Nicolet, est mort la semaine dernière au Séminaire de Nicolet. Il était âgé de 72 ans. C'était un prêtre très remarquable.

Tous ceux qui ont passé au collège de Nicolet en ont emporté le meilleur souvenir. Il fut préfet des études pendant un grand nombre d'années.

(*) Le curé Labelle.

QU'IMPORTE !...

Si vous n'avez pas une bouche rose,
Qu'importe un cell noir ou de blonds cheveux,
Un esprit charmant, un rire joyeux,
Si vous n'avez pas une bouche rose...

Si vous n'avez pas un esprit charmant,
Qu'importent vos yeux, votre lèvres rose !...
Votre gai sourire est bien peu de chose,
Si vous n'avez pas un esprit charmant.

Si vous n'avez pas des cheveux plus blonds
Que l'or des blés mûrs où le jour se pose,
Qu'importent vos yeux, votre bouche rose...
Si vous n'avez pas des cheveux plus blonds
Que l'or des blés mûrs où le jour se pose...

Si vous n'avez pas des yeux qui me tentent
Qu'importe l'esprit, le rire joyeux,
Votre lèvres rose et vos blonds cheveux,
Si vous n'avez pas des yeux qui me tentent
Des yeux grands et doux à demi fermés...

Et qu'importe tout, si vous ne m'aimez...

P. DE LA PORTE.

TOUJOURS FRANÇAIS

Oui, mon pays est encor France :
La fougue, la verve, l'accent,
L'âme, l'esprit, le cœur, le sang,
Tout nous en donne l'assurance...
La France reste toujours France.

Aujourd'hui, tout comme naguères,
Ne sommes-nous pas, trait pour trait,
Le fier profil, le vif portait
Du Normand, père de nos pères ?
Canadiens et Français sont frères.

Il est toujours vert et vivace,
Le rameau du vieil arbre franc ;
De sève chaude exubérant,
Superbe et fort comme la race,
Il est toujours vert et vivace.

Vienne la magnifique aurore
Des fêtes d'hiver, Montréal,
Narguant l'âpre vent boréal,
Pour la danse revêt encore
Son domino multicolore.

Pittoresque palais féérique,
Sur tes murs de glace et de feu,
Le drapeau rouge, blanc et bleu
Arbore au soleil d'Amérique
La chaude gaité d'Armorique.

Avec la fusée écarlate,
Qui crépite et criblé d'éclairs
Le cristal de tes dômes clairs,
Dans l'air qu'elle chauffe et dilate,
L'allégresse de France éclate.

Mais au lointain si notre oreille
Entend le clairon du combat,
C'est alors que le cœur nous bat,
C'est alors que le sang s'éveille
Au son qui frappe notre oreille.

Sonnez, chantez clairons sonores,
Allons, étendards, en avant
Dans le feu, l'éclair et le vent,
Déployez vos plis tricolores !
Sonnez, chantez clairons sonores !

L'envahissement est immense.
Pour chasser les grands reîtres roux,
Que ne sommes-nous avec vous,
Jeunes soldats de la défense !
Oh ! notre douleur est immense.

France, ô maternelle patrie,
Nos cœurs, qui ne font qu'un pour toi,
Encore tout battant d'émot,
Saignent des coups qui t'ont meurtrie,
France, ô maternelle patrie !

Ici comme là-bas on pleure,
Dévorant le sanglant affront,
Baissant les yeux, courbant le front,
Silencieux on attend l'heure.
Ici comme là-bas on pleure.

Quand finira l'horrible transe ?
Oh ! quand de Versailles à Strasbourg,
Cloche, canon, clairon, tambour
Proclameront la délivrance
De la grande terre de France !

NÉRIE BRAUCHEMIN